

Qu'est-ce qu'un bon ou un mauvais texte?

Isabelle Zribi

Number 100, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14423ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zribi, I. (2004). Qu'est-ce qu'un bon ou un mauvais texte? *Moebius*, (100), 111–116.

ISABELLE ZRIBI

Qu'est-ce qu'un bon ou un mauvais texte?

«Encore un qui nous parle de son impuissance à écrire! Mais pourquoi ils écrivent, pourquoi? Il y a plein d'activités passionnantes dans l'existence, le tricot, le bricolage, le foot, enfin, ils ont le choix. Pourquoi choisir la littérature?» A est assise sur l'épais tapis en mouton de son appartement empli de livres, de masques, de cahiers, de manuels de chinois, adresse officielle de notre revue *Presque Silence*. La petite pièce donne sur la tour Eiffel clignotante. Aux murs, des affiches de Shanghai des années trente, de plumes de calligraphie, d'instruments de musique. Elle mesure la longueur du texte avant de lire avec attention chaque phrase. «Pourquoi? Pourquoi? Âme, chair, Azur... toujours les mêmes mots! (Elle lit à haute voix le texte «Industrie») «Ne sachant pas comment écrire un poème je décidai un beau jour...» Un beau jour, pourquoi pas un mauvais! Les gens ne réfléchissent pas avant d'écrire! On s'emmerde! On se fait chier! La prochaine fois qu'une personne nous dit qu'elle nous propose un Po-m, on le refuse d'emblée. Pas de Po-m dans *Presque Silence*! Les gens ont une idée toute faite de la poésie, de ce qu'est un po-m. Ils ne lisent rien, ils n'aiment pas lire, la littérature les fait chier, et plus encore la poésie, et ils écrivent des Po-m avec leurs fantasmes rétrogrades inculqués par l'école primaire et le collège! Résultat: ils nous parlent de leur «Âme» nageant dans la «chair» de «l'azur»! Ce type nous parle de ses problèmes à écrire un poème. Et c'est vrai qu'il ne sait pas! À quoi bon continuer? On n'est pas Assistance Suicide ou Vos problèmes d'érection en direct sur le réseau, nous, on fait une revue sérieuse de littérature. On croit à l'efficacité de la littérature, nous! À son caractère performatif! On ne fait pas dans l'amateurisme! Si on publie cette merde, on est foutus! Plus personne ne

nous prendra au sérieux! Moi, je le dis tout de suite, je pose mon veto! «je décidai de proposer une méthode qui vaut ce qu'elle vaut à partir d'articles de presse que j'avais sous la main. Je pris des coupures de journaux, et cisailai dedans.» Les gens ne savent pas écrire! Qu'ils prennent des cours de grammaire, d'orthographe avant de nous envoyer leurs textes! Et regarde, il met deux à trois espaces entre chaque mot! Qu'ils apprennent les règles de base de la typographie! C'est quoi cette police de caractères à chier! Ah! le plouc, il a choisi Athéna, la police la plus ringarde de la planète. A est graphiste-maquettiste, et juge toujours sévèrement la mise en pages des textes, l'orthographe et la grammaire. Nous venons de recevoir un texte écrit par L, un critique bien implanté parmi les revues spécialisées de poésie. L a rédigé une chronique sur la revue *Presque Silence* dans un journal québécois. Il présente son envoi comme un troc: «très admiratif de votre revue dont j'ai chroniqué le dernier numéro, je vous envoie «Industrie», et serais très heureux que le texte figure dans *Presque Silence*.» Le milieu de la poésie est si petit que ses membres occupent toutes les places en même temps. Les critiques écrivent, les écrivains sont critiques, les éditeurs, critiques et écrivains.

Les membres des commissions accordant des subventions aux revues, aux éditeurs, aux écrivains sont tous poètes. On est fait comme des rats, dit le jeune poète à A, qui enrage à chaque phrase écrite par l'auteur d'«Industrie». La critique se montre généreuse, car montrer de la sévérité envers un membre du milieu de la poésie, c'est se faire un ennemi qui peut vous nuire en retour. La critique ne peut être vraiment sévère: il s'agit d'un milieu sans argent, où l'on exerce une activité qui ne rapporte quasiment rien, pas même la gloire. Aussi une critique sévère va-t-elle à l'encontre des principes de politique économique minoritaire les plus évidents. «Bon, on n'a plus qu'à renoncer à être chroniqués par L!» dit M.

Des professionnels expérimentés se font prendre, après des années de pratique. Entre les salons de la revue, le marché de la poésie et autres micro-événements de la poésie, sans compter les contributions diverses à des revues, ou à des lectures, on se fait un certain nombre de con-

naissances dont on sait presque au moment où on les rencontre qu'on ne les connaîtra jamais. S'établissent des liens d'interdépendance. Il devient de plus en plus difficile de refuser un texte. Plus on se fait de connaissances dans le milieu de la poésie, plus il devient évident qu'on ne les connaîtra jamais, plus se tissent des liens d'interdépendance divers avec elles, et plus il devient difficile de refuser les textes qu'elles nous envoient. Naturellement tout cela est bien connu de tous, et les uns et les autres ne se privent pas d'envoyer des textes à ceux qui justement auront peine à les refuser. L'éditeur du jeune poète, E, qui édite une des bonnes revues de littérature contemporaine, lui a avoué avoir récemment cédé à une connaissance pour son dernier numéro. La difficulté ne s'estompe pas avec l'expérience, mais s'aggrave. Le revuiste rêve de pouvoir accepter ou refuser des textes, au gré de ses humeurs, goûts et exigences, et fait face à un réseau inextricable de liens d'interdépendance. Son éditeur, E, lui avait dit durant leurs longues conversations téléphoniques: «J'ai accepté un texte dont je ne suis pas satisfait. Je l'ai publié. Tu le verras dans la revue. Tu sais, je ne publie pas seulement des chefs-d'œuvre. J'aime avoir dans ma revue des textes variés, aux styles différents. Ne pas s'en tenir à son petit point de vue étriqué. Par exemple, je publie «Lili». Lili raconte son amour des hommes. De sa manière à elle. Dans un style parfois cru. Lili, ce n'est pas de la grande littérature. Mais je lui trouve un intérêt. Quelque chose me plaît. M'intéresse. J'assume de publier «Lili» dans la revue.»

Le jeune poète prend note des glissements de terminologie de l'édition. On ne parle pas seulement de publier ou de refuser un texte, mais de publier quelqu'un. Les écrivains se voient menacés d'être passés manu militari dans la machine à imprimer, et de voir leur propre personne publiée et diffusée dans les librairies. Le langage de l'édition a pris acte de la tendance contemporaine à voir la littérature en termes d'écrivains, et non pas de textes. La littérature n'échappe pas au star-système. Dans le premier fanzine photocopié et au format cinémascopique, *Glycérine*, codirigé par A, M, et le jeune poète, dans un de leurs textes communs à deux voix, JP avait évoqué la fausse hypothèse de Barthes selon laquelle l'auteur allait

disparaître au cours du XX^e siècle. J. P. avait écrit sur ce sujet: « L'oracle de Barthes qui annonçait la mort de l'auteur s'est révélé pour une grande partie inexact. L'auteur est devenu un véritable personnage. On le reconnaît sans mal parmi les notions périmées proposées en 1957 par Robbe-Grillet à la rubrique "personnage": "c'est une momie à présent, mais qui trône toujours avec la même majesté – quoique postiche – au milieu des valeurs que révère la critique traditionnelle..." Difficile de croire que le roman d'auteur, comme le roman de personnage évoqué par Robbe-Grillet, appartient au passé et caractérise une époque démodée qui marqua l'apogée de l'individu! »

J'aime aussi beaucoup les textes un peu philosophiques, continue E, l'éditeur. C'est pour cela que je m'intéresse à la poésie. Mais ce texte-là, on ne voit pas ce qu'il fout dans la revue. On ne comprend pas ce qu'il fout là. Je l'ai accepté bêtement. Je me suis laissé coincer. Le jeune poète écoute avec curiosité une expérience proche de la sienne. Il ploie bien plus que A et M sous des pressions externes et internes, des sentiments absurdes de culpabilité et de devoir. Au cours de la maigre expérience de *Presque Silence*, il a commis plusieurs erreurs. Il a accepté des textes d'auteurs qui n'étaient peut-être pas mauvais, mais s'approchaient davantage du bavardage que de l'écriture. Il a le défaut d'accepter trop vite les textes, de les accepter sans les avoir vus, de se sentir obligé envers des personnes à qui il ne doit strictement rien. L'un lui avait montré de l'amabilité, l'autre lui avait prêté quelques livres, avait des yeux bleus, l'autre encore lui avait rendu un service infime, ou avait publié un de ses textes dans sa revue. Son éditeur explique à JP: l'écrivain en question a plusieurs fois traduit des textes pour sa revue. C'est un gentil type. «Aïe», dit le jeune poète. Le détail est particulièrement parlant pour le jeune poète, sensible à la gentillesse, la politesse et l'amabilité. Il m'avait déjà proposé quelque chose pour le numéro précédent. Je l'avais refusé. De plus, il est critique dans une grosse revue spécialisée. Il aime bien la revue. «Aïe», réitère le jeune poète. L'éditeur se lamente: le texte a pour titre simple «Poème». Il est long d'au moins une dizaine de pages, et cherche à montrer en quoi la poésie est une explication du monde.

Il est mal écrit, et rempli de lieux communs sur la poésie. Le jeune poète comprend le chagrin de l'éditeur. Ce dernier dit enfin: «Pourtant j'ai de la bouteille. Au début, je me laissais avoir facilement, mais maintenant je sais refuser un texte. Mais là...»

Le lecteur a compris qu'il est difficile pour une revue de littérature de laisser la place à un jugement critique sur les textes qu'elle reçoit. Malgré tout, les trois codirecteurs tentent de le faire, tentant d'échapper à l'un des destins inévitables d'une revue de littérature, au dire de nombreux revuistes: se faire de nouveaux ennemis, et se fâcher avec ses meilleurs amis. Ils tombent souvent d'accord, parviennent à se convaincre les uns les autres. Ils ne souhaitent pas présenter une revue homogène paraissant être tenue par une seule personne, mais plutôt rendre apparente la direction triangulaire de la revue. Le goût de chacun doit être représenté: le goût pour l'Asie de A, la typographie, l'art brut, Proust, les expériences sur le langage, le goût ascétique de M, son intérêt pour le travail du fragment, la philosophie, le Portugal, enfin, le goût des vers blancs et des récits atypiques du jeune poète. Les critères du jugement du saint triangle de *Presque Silence* ne sont pas bien définis. Ils constituent progressivement une liste des défauts des textes qu'ils reçoivent. Ils savent reconnaître du premier coup d'œil un mauvais texte. Les codirecteurs de *Presque Silence* souffrent à la longue de quelques allergies et maux d'estomac. Les défauts des textes reçus leur apprennent à améliorer leur propre style. Tout d'abord, ils ressentent un écoeurement irrésistible devant des auteurs qui ne s'intéressent pas à la littérature. Ensuite, les codirecteurs de la revue souffrent d'une allergie au style journalistique. Peu d'auteurs en réalité parviennent au niveau des journalistes, mais beaucoup imitent certains de leurs tics. «Le journalisme est une plaie pour la littérature», dit A. L'un de ces tics consiste à entasser adjectifs et adverbes en espérant introduire de la force à une phrase par l'empilement. Exemple: «La forêt noire et torpide luisait diaboliquement dans la pénombre ensanglantée et morbide.» Le hurlement nous donne des maux d'estomac. Ce défaut s'explique sans doute par un complexe d'impuissance similaire. Il s'illustre notamment dans l'excès de

répétition, qui consiste à tenter de donner de la valeur à une phrase non pas en la travaillant mais en la réitérant. Exemple: «La marquise prit son parachute à cinq heures, elle vola, elle vola, elle vola.» Ce défaut peut s'accompagner d'un encombrement de la phrase de métaphores non suivies ou mal employées. Exemple: «Irrité et vexé comme un pou par le comportement d'Odile, je prends le large, pensant que plus jamais nous ne pourrons elle et moi nous tenir côte à côte, main dans la main, sur le même cheval.»

De temps en temps, le jeune poète et A osent émettre un refus pour idéologie incompatible. Ils l'ont employé pour répondre à une série de types proposant des images de la sexualité, de la femme (et donc de l'homme) tirés de l'imagerie de la pub, obsédés par l'érection, et clairement non féministes. «Je bourre le TROU bourbeux de ton cul, marécages, miasmes// ô ma chatte», par exemple. E, l'éditeur du jeune poète lui a conseillé de préférer aux lettres trop personnelles des lettres types. Exemple: «Ce n'est pas un jugement de valeur, seulement mon point de vue personnel (ajouter si besoin «et modeste»).» Ou: «Votre texte ne cadre pas avec la ligne éditoriale générale de la revue.» Elles blessent moins les auteurs, et suscitent des colères plus contenues. Ce dernier point est appréciable lors des salons et marchés de poésie, où les éditeurs, à leur stand, supportent plaintes, aigreurs, questions et réclamations.